

Poèmes de l'abîme

Prison – le prisonnier – l'homme et le cadavre - vieillesse

Prison

Dans ce monde mi-clos où l'ombre est de rigueur
Les prisonniers défilent tristes toutes les heures
Ils sont ridés meurtris par les années filantes
Et leur cœur rétréci par le temps qui les hante
Sur leurs visages chétifs il s'écoule des pleurs

Le cachot est tout noir et l'humidité suinte
Derrière les verrous on n'entend que les plaintes
De ces si pauvres gens condamnés pour la vie
Il n'est point de clarté nul espoir d'embellie
Dans ce monde si calme vase clôt qui éreinte

Qu'ils soient jeunes ou vieux ils sont privés de tout
Marchant de long en large dans leur terrible trou
Les insectes de l'ombre sont de bons camarades
Pour celui qui en loque toutes les nuits cauchemarde
Se lamentant peut-être de n'être pas un fou

Le ciel n'est pas ici et la clarté est vaine
Point de douces balades elle est si loin la Seine
C'est devant la matraque du gardien affairé
Que le prisonnier las est tenu de céder
Qu'il soit un révolté ou ce pauvre homme en peine

Il y a bien longtemps que la famille ailleurs
Ne vient plus jamais voir ces êtres qui ont peur
Et la mort est partout on se coupe on se pend
L'infirmier est pleine de ces pauvres manants
Qui bravent la souffrance qui ignorent la douceur

Il arrive parfois que l'un s'échappe aussi
Cela se passe alors dans l'ombre de la nuit
Et au matin l'exclu a disparu
On va donner l'alarme et tout est sans dessus
On ne trouvera rien l'homme heureux est parti

Un jour peut-être bien que les prisons d'antan
N'existeront plus démolies par les ans
Et l'on verra alors éclore de belles fleurs
En lieu et place du gris qui nous faisait si peur
Puisse enfin cet hiver chassé par le printemps

Le prisonnier

I)

Me voici en prison entre quatre murs gris
Derrière de lourds barreaux comme dans une cage
Ce n'est point cauchemar ce n'est point un mirage
Comme un vil assassin on m'a jeté ici

Entre quatre murs noirs je suis dans le silence
Sans espoir d'une flamme perdue dans l'air humide
Il me pousse aujourd'hui sur la face une ride
Ce lieu loin de la vie est pour ma pénitence

J'ai les yeux bien trop secs je ne saurais pleurer
Et j'accepte muet cet affreux châtiment
Qui me laissera vivre ici bien trop longtemps
Loin des fleurs des nuages de ceux que j'ai aimés

II)

J'ai ignoré la joie lorsque j'étais dehors
Je n'ai pas assez apprécié mon bonheur
J'ai perdu à jamais ma jeunesse ma candeur
Sous le poids de ce lieu qui a brisé mon corps

Dessus la couche sale je suis couché muet
Et je songe aux années dans ce pauvre huis clos
Qui est un hôpital ou plutôt un tombeau
Ou je mourrai bien vite où je deviendrai laid

Une table une chaise et un endroit sordide
Pour les besoins de l'homme qu'on emmure vivant
Et qui vingt ans plus tôt était un doux enfant
Aux chaleurs de l'été point dans l'abîme humide

Il me faudra penser ruminer plus encor
Lever les bras en l'air demeurer impuissant
Dans le gouffre sans fond qui conduit au néant
Beaucoup auraient aimé être devenu mort

Je sais imaginer et je pourrai m'enfuir
Grâce à ce précieux bien qu'ils n'auront pu m'ôter
Mon cerveau ma demeure ce que j'ai pu sauver
Même s'il faudra bien partir et revenir

III)

Je n'ai point su dormir éveillé cette nuit
J'ai tenté d'oublier ma triste condition
Las ! perdu dans l'enfer le cœur plein de questions
Je tournais retournais dedans mon pauvre lit

On est venu bien tôt me jetant au visage
Du pain dur et de l'eau et l'on m'a insulté
J'ai mangé le repas comme un être affamé
Et j'ai senti en moi une forme de rage

Il faudra que j'attende tout le jour en ce lieu
En faisant les cent pas comme bête sauvage
Avant que de pouvoir oublier cette cage
Et m'endormir enfin et rêver d'autres cieux

IV)

Désormais résigné je supporte mon sort
Il n'est plus rien à faire et nul homme pour m'entendre
Je ne sais plus du tout ce que sont paroles tendres
J'ai le corps plus tanné qui devenu plus fort

Je me lève le matin et résiste à l'ennui
Mais ce n'est pas facile et mon cœur bat encor
Suis un pauvre homme aveugle mais qui fait des efforts
Pour avancer le jour dans sa terrible nuit

Un jour une araignée me retient l'attention
Je la fixe longtemps elle est ma camarade
Cette petite vie peut vous sembler bien fade
Mais demeurer peut-être pour moi la seule action

V)

Il est déjà bien tard et je connais mon âge
Et tous les jours passés dans cette cave infâme
Loin du corps si joli de celui de ma femme
Quand je vivais encor dans ce petit village

C'est un joli printemps mais je ne puis le vivre
Que dedans ma cellule loin des fraîches prairies
De cette belle nature qui toujours vous délivre

Je sais que c'est la fête et qu'on danse au dehors
Sans songer à l'affreux que l'on a enterré
Au fait se rappelle-ton qu'il avait existé
Et les jeunes enfants connaissaient-ils son sort ?

VI)

Je songe à mon amie qu'est-elle donc devenue
Elle est sans doute mariée à un bel homme honnête
A-t-elle de doux bambins et toutes ces blondes têtes
Courrent-ils à travers champ jouent-ils dedans les rues ?

Je n'aurai point d'enfant je serai solitaire
Enchaîné pour toujours attaché par le cœur
J'y songe quelquefois j'ai comme une douleur
Il m'aurait été doux de devenir un père

Je n'ai plus de famille mes amis m'ont quitté
Ne pouvant accepter la terrible nouvelle
Ils ont fui leur valeur ils se sont fait la belle
Et depuis bien longtemps je leur ai pardonné

VII

Un jour de grande détresse j'ai tenté l'évasion
En me tranchant la gorge mais je suis bien vivant
Il eut été plus doux mais malheureusement
On m'a réanimé quelle belle consolation !

J'ai calmé ma folie par de saines lectures
Serais-je un peu plus sage que quand je suis entré

J'ai beaucoup réfléchi j'ai aussi travaillé
J'ai gardé de la vie la terrible morsure

Le temps ne passe guère et pourtant j'ai vieilli
La barbe est toute blanche et le corps est tremblant
J'ai tant de rides au front aux veines plus de sang
La prison m'a battu et mon cœur est flétri

VIII)

C'est demain que je sors pourrais-je enfin le croire
J'ai passé tant d'années dans ce lieu aux barreaux
Que je tremble à l'idée de quitter le tombeau
Pour renaître à la vie et le monde revoir

Le monde est différent je ne reconnais pas
Cette vie de jadis que je menais alors
A l'ombre trop longtemps on se sent déjà mort
Mon être se dérobe et je me sens si las

Ne réinsérez pas ce vieillard sans espoir
Car c'est peine perdue homme à jamais détruit
Dont la condamnation avait tant fait de bruit
Dont le jugement de cour l'avait rendu tout noir

L'homme et le cadavre

Je te sais déjà morte pourtant je veux aimer
Ce corps dessous la tombe qui pourrit ce teint vert
Déjà devenu ombre déjà mordu de vers
Qu'il serait malheureux de trop abandonner

Ô ma fragile poussière je songe aux ossements
Que tu pourras m'offrir ce corps couvert de bleus
A ce crane si vide à ces trous pour les yeux
Et je me vois déjà danser au firmament

Il n'y a point de honte et nul ne saura rien
De notre idylle affreuse sauf les invertébrés
Offre-moi tous tes restes laisse-moi te serrer
Tous ont besoin d'amour et même les chiens

Je finirai au trou comme toi maintenant
Et dans quelques années la vie est peu de chose
Je t'offre mon corps d'homme et tu m'offres la chose
Que tu es aujourd'hui ce morceau de néant

Il est heureux celui qui sait aimer un mort

Etreindre un corps sans vie me comble de bonheur
On aime les oiseaux on caresse les fleurs
Et l'on peut apprécier la créature qui dort...

J'aurai franchi ce soir l'indécence et je sais
Que je n'oublierai pas ce fougueux mouvement
Quand la faucheuse viendra à mon enterrement
J'aurai tout appris d'elle je saurai ce qu'elle est

Je n'ai pas peur de toi comme tous ces enfants
Qu'on appelle des hommes et qui fuient les cadavres
Et loin d'avoir la crainte ce corps je le brave
Pour rejoindre ton âme au pays du néant.

La mort est un poison qui me laisse sans voix
Car elle détruit l'amour et l'art et la beauté
Tout ce qui a vécu par elle est emporté
Je la trouve inhumaine je déteste sa loi

Les vieillards les malades seront bientôt ravis
Les jeunes insoucians n'échappent point non plus
A ses griffes d'acier qu'elle pose dessus
Le dos des malheureux dont elle ôte la vie

Monstrueuse camarade qui dès notre naissance
Sait qu'elle aura la peau de ce doux chérubin
De ce doux petit être au regard du poupin
Dame au squelette blanc qui n'est que violence

Vous n'aurez point mon âme et malgré vos efforts
Car elle est enterrée au plus profond de moi
Vous aurez sur mes os hélas tous les droits
Alors que pour le reste je serai le plus fort

Vieillesse

Le peintre mystérieux

Ces peintures mystérieuses provoquent de l'effroi
Ce qu'il vous peint hélas vous donne bien du froid
De terribles gérontes aux yeux clairs délavés
Vous toisent du regard ne vous font point rêver

Des chairs en lambeaux des veines bleues putrides
Et ces morceaux de peaux qui ne semblent qu'arides
Des tâches noires et rouges la marque de l'enfer
Sur leurs cœurs décharnés qui tombent sur la terre

Des visages défaits flétris et maladifs
Des yeux durs vénéneux et tous ces pauvres tifs
Comme des fils d'argent trop secoués par le vent
Et ces déhanchements comme des revenants

Des costumes tout en os pliant par la malice
De leurs visages durs malins et pleins de vices
De sournoises pensées lues sur leurs faces ternes
D'abjectes méchancetés inscrites sur les cernes

Des corps pliés en deux rampant comme des vers
Des doigts sombres et crochus qui râlent et qui vous serrent
Des jambes grêles et mornes ne tendant qu'à un fil
Des estomacs gonflés des pieds tordus et vils

Des mentons pélicans tremblant après la marche
Et des corps trébuchants qui dans la nuit se cachent
Des rides par centaines des creux et des bosses
Tout plein de livres ouverts parfois doux ou rosses

De ces visages gris il n'est point de bonté
Et tout tombe en charpie au printemps en été
Quelle terrible contraste avec les doux bébés
Et leurs faces de lune qu'on ne peut qu'embrasser

Ce peintre hallucinant qui ne peint que des vieux
N'aime point la jeunesse mais les yeux fiévreux
De ces nombreux humains que sont tous ces aïeux
Meurtris par une vie où ne coule plus un feu.

Triste est la vie des vieux qui se traînent sans fin
Dans la pauvre vallée si sombre et sans espoir
Il n'est qu'une couleur et c'est toujours le noir
Où des lambeaux de corps du soir jusqu'au matin
Pliés tordus crispés se tiennent par la main

Que la vie est amère pour ces pauvres gérontes
Aïeux couverts de rides évoluant dans la honte
De n'être point restés ce qu'ils étaient avant
De bien jolies personnes somptueux adolescents
Que l'on couvrait d'honneurs au banquet des vivants

Triste est la vie de ceux qui traînent leur carcasse
Dans la ville malade où ils n'ont plus leur place
Ployant sous les efforts pour demeurer encor
Sur cette mère la Terre n'être point déjà mort
Repousser la camarde lutter contre le sort

Que la vie est amère pour ces très vieux bateaux
Qui vont prendre la mer et chavirer bientôt
Car leur cale est poreuse le bois est vermoulu
Contre une grosse vague ils ne lutteront plus
Et finiront alors dans un monde inconnu.

Le corps jaune et flétri la face parcheminée
Cet homme a tant vécu qu'il est très fatigué
Se trainant lentement dans son pauvre costume
Il a le pas qui boite et la tête qui fume
Sa chair dégoulinant des marques du supplice
La face triste et terne est couverte de vices

Et le voici atteint de la mémoire qui flanche
Des deux côtés du monde l'âpre physique penche
Il se tord il se hisse il a mal au destin
Voyez la cicatrice qui se pose sans fin
Mais il souffre en silence nul être ne saura
Le malheur qu'il endure ce terrible embarras

C'est dans la solitude qu'il se découvre enfin
Il éclate en sanglots la tête entre les mains
Interrogeant le ciel sur cette destinée
Qui l'a conduit un jour dans cette contrée
Où la douce jeunesse n'est plus qu'un souvenir
La crème de la vie qu'on ne voudrait finir

Le vieux

I)

Je suis vieux ô mortels sous le harnais blanchi
Mes cannes sont en bois ma figure parchemin
Je marche de guingois à travers les chemins
Mon œil est tout éteint où est encore la vie

Je suis las je suis lourd mais qui peut donc me plaindre

J'ai signé j'ai vécu et suis encor en piste
Quand ces petits enfants sont partis et c'est triste
Que de quitter le monde et ils ont de quoi geindre !

Connais-je de plus vieux que moi le géronte
Qui plaintif me lamente en contemplant mon corps
N'ai-je pas jusqu'à la lie profité d'un trésor
Ma jeunesse jadis n'ai-je pas un peu honte ?

Tous les pauvres vieux fruits savent céder la place
Voyez cette belle pomme sur la branche de l'arbre
Moi au physique fourbu au corps lâche et glabre
La jeunesse grandit la vieillesse s'efface.

II)

Regarde le pauvre corps du vieillard que je suis
Le cœur à marée basse de la pluie dans les yeux
Je me traîne en marchant mais je fais de mon mieux
J'ai bien vécu ma chère c'est la fin de ma vie

Je m'assieds sur le banc contemplant les pigeons
Je leur donne du pain et je leur parle un peu
Sans doute ils me comprennent avec leurs gros yeux
Puis je rentre chez moi c'est la fin de saison

J'ai le cœur en hiver et du blanc sur les branches
Mais je ne me plains pas ma vie longue fut heureuse
Mais maintenant hélas elle est plus douloureuse
Pour bientôt le trépas et ces grandes vacances

C'est drôle ce qu'est la vie la mienne est rétrécie

Comme peau de chagrin j'ai pourtant voyagé

J'ai connu et aimé me suis guère ennuyé

Et me voici ce jour dedans ce lieu réduit

Toi jeune magnifique je te regarde vivre

Profite ô ma chérie de ta grande jeunesse

De ce nouveau bonheur de la tendre allégresse

Avant ce triste jour où il faudra me suivre